

Encore "la drôle de guerre " 39-40

Notre fidèle camarade Marcel KAHN-SRIBER cl. 1928 nous a, cette fois, adressé quelques-uns de ses souvenirs personnels sur cette période. Nous sommes heureux de pouvoir les porter à la connaissance de ceux qu'elle peut encore intéresser.

"Ayant été nommé sergent à la fin de mon séjour rue de l'Université, j'ai suivi pendant trois ans de suite des cours de perfectionnement".

Le 26 août 1939, j'ai été mobilisé à Mourmelon, où j'ai été affecté à une Compagnie de l'Air, la 105-111.

Cette compagnie était commandée par un lieutenant, ancien pilote de la guerre 14-18 et qui s'appelait Marcel Levêque. Plus tard, il a été nommé Conseiller Municipal de Paris ; il est même devenu Président du Conseil Municipal. Le seul autre officier était un jeune médecin, le docteur Fauquet.

Durant les quelques jours passés à Mourmelon et ayant pu récupérer une "caisse météo", je me suis mis à la disposition du Lieutenant Levêque et lui ai fait profiter des quelques connaissances que j'avais acquises en comptabilité militaire, comptabilité des effectifs, etc.. qu'ignoraient complètement mes camarades sous-officiers, tous issus du Service Général de l'Armée de l'Air.

C'est ainsi que nous sommes partis , début septembre pour Sommesous. Nous nous sommes trouvés sur un terrain en pelouse, qui avait servi au cours de la guerre 14-18, à 6 km de Mailly-le-Camp, où subsistaient quelques bâtiments de plain-pied en maçonnerie et deux hangars en bois. Il n'y avait ni électricité, ni eau, ni téléphone, autrement dit : rien. La roulante qui nous avait été affectée était inutilisable et notre premier repas, le lendemain de notre arrivée, a été surtout composé d'escargots, dont une cueillette fructueuse fut faite par la soixantaine d'hommes qui composaient notre Compagnie.

Nous étions arrivés à la Base en civil, sans armes, sans chaussures ; seuls les sous-officiers avaient été dotés à Mourmelon d'uniformes bleu foncé.

La première chose que je fis, fut évidemment d'obtenir le téléphone et je dois reconnaître que les PTT y ont apporté toute la diligence nécessaire, puisqu'au bout d'une semaine, nous disposions même d'un standard. Et c'est alors que se produisirent quelques situations cocasses.

Notre lieutenant s'absentait tous les jours pour essayer d'obtenir du matériel. Quant au docteur, il courait après des médicaments, puisqu'il avait quitté Mourmelon sans même un cachet d'aspirine.

Au bout de quelques jours, notre lieutenant m'ayant confié la responsabilité de la Compagnie, je vis à ma stupéfaction, atterrir sur le terrain un bombardier de la Royal Air Force, - c'était je crois un Wellington -. Avançant vers l'appareil, j'en vis sortir 5 hommes, pistolet au poing. Parlant anglais, je pus m'entretenir avec eux et c'est ainsi que j'appris qu'après avoir jeté des tracts sur l'Allemagne et s'étant complètement perdus, ils avaient cru atterrir sur un terrain allemand. Ils ont pu repartir le lendemain avec une caisse de champagne.

Quelques jours plus tard, en l'absence des officiers, arriva un intendant à 5 galons que je reçus.

- "Où est votre commandant ? demanda-t-il.
- Il est absent.
- Où est le commandant en second ?
- Il n'y en a pas.
- Comment il n'y a personne ici ?
- Si, moi.
- Comment, vous ?
- Oui, moi et je suis prêt à répondre à vos questions.
- Ah ! Bon !
- Vous avez toute votre dotation ?
- Non, nous n'avons pratiquement rien.
- Bon, cela va venir, et l'on vous prévient lorsque vous pourrez envoyer des camions pour la chercher à Dijon.
- Monsieur l'Intendant, lui dis-je, les jours commencent à raccourcir. Nous n'avons aucun moyen d'éclairage. Je vous demande l'autorisation de réquisitionner des lampes à pétrole.
- Comment, me répondit-il, des lampes à pétrole ! Vous avez bien votre dotation en bougies ?
- Mais nous sommes en 1939, et nous sommes sensés nous éclairer à la bougie, que nous n'avons d'ailleurs pas.
- Eh bien, me dit-il, je vais vous en faire envoyer, mais je ne puis vous autoriser à réquisitionner des lampes à pétrole".

Ce fut donc sur le boni de l'ordinaire que furent achetés les lampes à pétrole et les fameuses bougies n'arrivèrent jamais, pas plus que l'électricité d'ailleurs !
Quelques jours plus tard arriva un coup de téléphone de Dijon :

- Envoyez-nous un camion prendre le matériel.

Le lieutenant Levêque envoya un camion de 5 tonnes et le camion revint le

soir avec pour tout chargement des casques et des brosses à chaussures. Ce fut d'ailleurs un beau scandale puisque, deux jours après une circulaire arriva du Quartier Général, s'élevant contre l'usage de camions lourds pour chercher du petit matériel.

Nous reçûmes enfin des fusils LEBEL de la guerre 14-18. Hélas ! on s'était trompé de cartouches. Elles étaient destinées aux fusils GRAS, donc inutilisables.

Environ un mois plus tard, c'est-à-dire début octobre, le lieutenant me demanda de partir avec une traction pour chercher les codes secrets à Dijon. Je partis, accompagné d'un chauffeur car à l'époque, bien que possédant un permis de conduire militaire, un sous-officier n'avait pas le droit de conduire.

Arrivant à Dijon, à la subdivision, je me trouvais en présence de beaucoup de monde, avec beaucoup de galons sur la manche, qui paraissaient stupéfaits de voir débarquer dans ces lieux réservés un simple sergent. Enfin le Commandant me reçut et me demanda ce que je venais faire :

- "Je viens chercher le code.

- Le code ne peut être remis qu'à un officier.

- Mais mon Commandant, il n'y a qu'un officier sur notre base et il ne peut se déranger à tout bout de champ ; c'est pourquoi il m'a demandé de venir à sa place".

Enfin après de longues hésitations, le code me fut remis.

De retour à la Compagnie, je fus nommé officier du Chiffre et j'ai pu assimiler ce code, qui était d'ailleurs d'un usage facile. Et puis un beau jour, deux chasseurs anglais sont venus se poser à Sommesous pour se ravitailler et les pilotes m'ont demandé de prévenir la subdivision qu'ils allaient repartir pour rejoindre leur base.

J'ai donc préparé un message chiffré que j'ai transmis moi-même à Dijon. Une heure après, je recevais un coup de téléphone qui s'est passé à peu près ainsi

- "Voyons, c'est vous qui m'avez envoyé ce message chiffré ?

- Oui.

- Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire. Voyons, le X, c'est bien un A, le Y, c'est bien un B.... et ainsi de suite.

Stupéfait, j'ai répondu :

- Mais vous êtes en train de déchiffrer tout le code par téléphone ! A quoi cela sert-il d'avoir un code ?"

Et j'ai fini, excédé, par passer le message en clair.

Entretemps était venue s'installer sur le terrain, trop petit pour le bombardement et trop vallonné pour la chasse, une école d'autogires, ancêtres de nos hélicoptères.

Pour défendre le terrain, nous avons reçu des mitrailleuses LEWIS jumelées datant de la guerre 14-18 et dont la portée utile n'était que de quelques centaines de mètres. Et c'est ainsi qu'arriva début décembre une note signée par le Général Vuillemin, Chef d'Etat-Major de l'Armée de l'Air, nous avisant que nous allions recevoir des mitrailleuses MAC du dernier modèle, tirant 1700 coups à la minute, ainsi que des canons de 25. La note ajoutait que le procédé de jumelage des mitrailleuses n'avait pas encore été mis au point et qu'il appartenait donc au commandant de chaque compagnie de jumeler les mitrailleuses.

C'en était trop et partant en permission fin décembre 1939, je demandai à mon commandant l'autorisation d'emporter la circulaire. De retour à Paris, j'ai

été trouver un vieil ami de ma famille : Jacques Louis Dumesnil, député de Seine-et-Marne, ancien Ministre de l'Air et Président de la Commission des Armées à la Chambre des Députés. Il m'a reçu aussitôt et je lui ai montré la note en lui disant :

"Monsieur le Ministre, ce n'est plus possible. C'est foutu ! Le moral est à zéro. Cela va tourner très mal."

Il m'a répondu : "Mais mon jeune ami, le moral des troupes qui sont en contact avec l'ennemi sur la Warndt est au plus haut, et après tout c'est le système D qui nous a fait gagner la guerre de 14 et il faut que vous ayez meilleur moral. Tout va très bien, croyez-moi".

Et c'est ainsi que 10 jours après, je rentrai bredouille à Sommesous.

Et puis je reçus la visite de M. VIAUT, que j'avais bien connu, puisque j'avais fait mon service à Paris et qui m'initia à indiquer sur les feuilles de prévision les coupes de nuages. Il me dit que j'allais être convoqué à St-Cyr pour passer l'examen de chef de section afin d'être nommé sous-lieutenant. Il ajouta "Pour vous, ce ne sera qu'une formalité".

C'est ainsi que vers le mois d'avril 40, j'arrivai plein de confiance au Fort pour passer deux journées d'examens. Tout alla pour le mieux jusqu'au moment où je passai devant M. X.. Il m'interrogea sur les basses fréquences des postes radio. N'ayant jamais fait de radio, je lui expliquai que j'étais dans une compagnie de l'Air et que je n'avais jamais fait de radio. Il me demanda alors de lui réciter par coeur le code PREVI. Eh bien ! je ne m'étais jamais donné le mal d'apprendre ce code par coeur. A quoi bon ? Pendant des mois j'avais traduit des messages en ayant le code sous les yeux, pourquoi l'aurai-je appris par coeur ? En vue de l'examen, je m'étais surtout exercé à une science nouvelle, celle de la frontologie.

Ce ne fut pas long, M. X. me dit qu'il me mettait une note éliminatoire.

J'allai immédiatement trouver M. Viaut et lui racontai ma mésaventure : "Je ne puis rien y faire, me dit-il, mais tu vas tout de suite nous quitter et tu vas en profiter pour passer deux jours dans ta famille. Je vais immédiatement te faire donner une permission".

De retour à Sommesous, je racontai l'histoire au lieutenant Levêque qui, furieux, me fit aussitôt nommer Sergent-Chef du Service Général ce qui donna lieu à une nouvelle note de l'Etat-Major interdisant aux commandants de compagnie de faire nommer à un grade supérieur les météos qui ne dépendaient que de Saint-Cyr mais ce qui était fait était fait et c'est ainsi que j'ai terminé la guerre comme sergent-chef.

L'attitude de M. X m'était restée sur le coeur et je reconnais qu'à la Libération, après deux années d'exil, je suis retourné le voir en lui disant : "C'est avec des niaiseries pareilles que l'armée française s'est décomposée et que nous avons perdu la guerre". Il m'a répondu que j'avais peut-être raison.

Je conserve par contre un excellent souvenir du Commandant Bureau, sous les ordres duquel je me suis trouvé pendant un an et de M. VIAUT que j'ai eu le plaisir de revoir plusieurs fois et qui m'avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance.

M.K.-S.
6, place Winston Churchill
92200 NEUILLY SUR SEINE

Comme il est d'usage, nous laissons à l'auteur la responsabilité de son récit mais nous avouons quand même que parfois la réalité dépasse la fiction ! (ce qui est un autre aphorisme).